

*La Morsure de Romain de Saint-Blanquat*

# Diabolo mante

par Thierry Méranger

Le premier long métrage de Romain de Saint-Blanquat n'est bien sûr pas la première morsure de l'histoire du cinéma, mais son charme premier tient précisément à la crânerie transgenre avec laquelle il assume ses multiples filiations et influences. La veine vampirique suggérée par le titre est une source d'inspiration essentielle : la jeune Françoise fait part à son amie Delphine d'un rêve prémonitoire qui la convainc que la nuit à venir – pendant laquelle nous la verrons rencontrer un Dracula en devenir – sera celle de sa mort. Les pérégrinations des deux héroïnes adolescentes, pensionnaires d'un lycée catholique, évidemment non mixte et tenu par des religieuses, révèlent très vite une autre source, tant le film apparaît, de l'aveu même de son réalisateur, comme un chapitre oublié ou inédit de la collection télé culte de 1994 *Tous les garçons et les filles de leur âge*. Reconstitution d'une époque (ici, 1967), ébauche d'intrigues amoureuses, récit d'initiation sexuelle et séquence cathartique de soirée dansante disent ainsi, à la manière des mythiques *US Go Home* de Claire Denis et *Portrait d'une jeune fille de la fin des années 60 à Bruxelles* de Chantal Akerman, la nécessaire échappée d'une société corsetée et immédiatement pré-soixante-huitarde où le psychédélisme fraîchement importé d'Angleterre s'efforce de dégonder l'ordre établi. La franche réussite de cette évocation repose tout autant sur le jeu très habité des protagonistes (étonnantes et complémentaires Léonie Dahan-Lamort et Lilith Grasmug) que sur les prouesses immersives du chef opérateur Martin Roux – dont le numérique restitue une esthétique pelliculaire de bon aloi – et les ambiances parfois discordantes du compositeur Émile Sornin, de Forever Pavot. Les deux artistes tirent ainsi parti des figures et décors imposés (scènes nocturnes de lycée-couvent, de manoir décati et de forêt merveilleuse) et relèvent le défi d'une tonalité indécidable entre le *teen movie* au quotidien et un fantastique qui emprunte aussi bien à Argento qu'à Rollin. Le scénario est à

l'avenant, qui caractérise les personnages et suggère leur potentiel fantastique en laissant deviner en filigrane les traumas de l'époque. On apprend ainsi, comme dans un film de Demy ou Varda, que le fantomatique Maurice (magnétique Fred Blin) rencontré au Café de l'Avenir, est un ancien appelé d'Algérie. C'est cet avatar de Charon qui, se résignant à son propre et définitif retour aux Enfers, va conduire les filles à la soirée qu'elles convoitent tant.

L'intérêt de *La Morsure* excède ainsi le brillant de l'exercice de style et de la reconstruction vintage. En témoigne l'insoumission de Louise face à l'institution religieuse dont elle transgresse les règles en n'en conservant ironiquement que le décorum satanique et spiritiste. Devenue sorcière féministe, l'héroïne gothique fait face à une société, très contemporaine en fait, où la transgression qu'elle théorise apparaît comme le meilleur remède à l'effacement : « *Quand on est une fille, c'est comme si on n'existait pas. C'est pour ça qu'il faut faire le maximum de bruit pour que les dieux nous entendent.* » À la nécessité de ce tapage nocturne et de ces pulsions incendiaires dans l'air du temps correspond *a contrario* le choix du discret Christophe (Maxime Rohart), l'apprenti Nosferatu juvénile qui, aux antipodes des figures viriles vite repoussées, constitue pour

Louise l'initiateur idéal. S'inverse alors la relation attendue : c'est la jeune fille qui fera verser son propre sang, en prélude à une étreinte qui fait du garçon – ne fût-ce que symboliquement – le vampire qu'il aspire à être. Jouant jusqu'au bout de l'indétermination et du refus de la binarité, le film apparaît alors comme une œuvre de l'entre-deux et de la réciprocité qui, s'intéressant à ses personnages plus qu'à l'issue de son récit, se refuse à assigner une fin à l'histoire en dépassant les frontières de l'aube. Une façon, sans doute, de réarmer les virtualités du jeu de mots initial. Car il va de soi que la mort n'est pas toujours sûre. ■

## LA MORSURE

France, 2023

Réalisation, scénario Romain de Saint-Blanquat

Image Martin Roux

Son François Abdelnour

Décors Sébastien Gondet

Costumes Véronique Gély

Musique Émile Sornin

Montage Sanabel Cherqoui

Interprétation Léonie Dahan-Lamort, Lilith Grasmug,

Cyril Metzger, Maxime Rohart, Fred Blin

Production Easy Tiger

Distribution KMBO

Durée 1h27

Sortie 15 mai



© EASY TIGER/PICTURES